
Philippe Descola - L'écologie des autres.
L'anthropologie et la question de la nature - Paris,
Ed. Quae, coll. Sciences en question, 112 p., 8,60 €

Franck-Dominique Vivien



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/economierurale/3918>

DOI : 10.4000/economierurale.3918

ISSN : 2105-2581

Éditeur

Société Française d'Économie Rurale (SFER)

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2013

Pagination : 107-108

ISSN : 0013-0559

Référence électronique

Franck-Dominique Vivien, « Philippe Descola - L'écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature - Paris, Ed. Quae, coll. Sciences en question, 112 p., 8,60 € », *Économie rurale* [En ligne], 334 | mars-avril 2013, mis en ligne le 15 mars 2013, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/economierurale/3918> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/economierurale.3918>

© Tous droits réservés

Philippe Descola

L'écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature

Paris, Éditions Quae,
coll. « Sciences en question », 112 p., 8,60 €

L'anthropologie, quand elle se constitue à la fin du XIX^e siècle, se conçoit comme la science de l'interface ou, si l'on préfère, des compromis entre la nature et la culture. Pour les appréhender, les anthropologues vont adopter principalement deux postures épistémologiques, auxquelles Philippe Descola, titulaire de la chaire d'anthropologie de la nature au Collège de France, nous initie en nous exposant la controverse qui opposa Claude Lévi-Strauss et Marvin Harris, au milieu des années 1970.

– *La première approche* – que l'on peut qualifier de « matérialiste » – est portée par ceux qui, comme Harris, avancent que le rapport de l'homme à son milieu doit s'envisager essentiellement comme adaptation à un ensemble de contraintes naturelles.

– *La seconde approche* – celle de Lévi-Strauss, que l'on peut qualifier de « mentaliste » – pense ce rapport entre l'homme et son milieu sous la forme de particularités du traitement symbolique d'une nature homogène dans ses limites et ses modes de fonctionnement. Même si les hypothèses diffèrent quant à la manière d'agencer ces deux ordres et de les faire interagir – d'un côté, la culture vue comme dispositif adaptatif aux contraintes naturelles ; de l'autre, la culture conçue comme ordre autonome entretenant des rapports contingents avec le milieu écologique –, ces deux postures épistémologiques partagent la même césure fondamentale entre des régularités matérielles et universelles (la nature sous la forme de l'ensemble des non-humains ou de l'armature biologique de l'homme) et des systèmes de valeurs particularisés : les cultures.

Or cette dualité entre nature et culture – que l'on projette aisément sur les autres cultures et sociétés humaines, les jugeant ainsi à l'aune de nos représentations – n'est que le reflet de l'ontologie naturaliste adoptée par la pensée moderne occidentale.

Il ne s'agit pas, précise Descola, de jeter l'anathème sur cette ontologie naturaliste – pas plus, d'ailleurs, que de fustiger l'activité scientifique et technique qui s'appuie sur celle-ci – mais de reconnaître que ce n'est qu'une manière parmi d'autres de se représenter les interactions entre humains et non-humains. Profitant d'une question qui lui est posée au terme de sa conférence, Descola, en se référant à son ouvrage, *Par-delà nature et culture* (Gallimard, 2006), présente rapidement ces autres ontologies adoptées par les communautés humaines, qui varient, d'après lui, selon les continuités et discontinuités entre humains et non-humains perçues par les sociétés entre intériorité (états affectifs et mentaux) et extériorité (corps et processus matériels). Le naturalisme, on vient de le voir, se caractérise par une continuité physique entre les êtres et une discontinuité vis-à-vis de leur intériorité. Pour l'animisme, les non-humains sont dotés d'une intériorité analogue à celle des humains, mais tous les êtres varient selon leurs corps qui ouvrent à des mondes spécifiques. Dans le totémisme, humains et non-humains partagent, dans des classes particulières, des qualités physiques et morales. L'analogisme repose sur une discontinuité générale des intériorités et des extériorités, le monde étant peuplé de singularités.

Après avoir passé en revue et critiquer les différentes stratégies pour dépasser ce clivage entre nature et culture – approche phénoménologique, « sociologie symétrique » de Callon et Latour –, Descola plaide pour un programme de recherche structuraliste qui viserait à saisir les régularités et les invariants des différentes manières dont les hommes habitent le monde et tissent avec les non-humains

NOTE DE LECTURE

des liens très divers, constants ou occasionnels, mais qui ne sont pas illimités. C'est à une « écologie des relations », avec une anthropologie ouverte à différentes sciences de la vie et du comportement, que nous invite Descola. Ce qu'il illustre rapidement, dans le cadre des échanges qui suivent sa conférence, en reliant les diverses ontologies présentées plus haut et différentes conceptions du temps.

On prend grand plaisir à lire cet ouvrage publié dans l'excellente collection « Sciences en question », dirigée par Raphaël Larrère, plaisir à suivre une intelligence vive et fine, qui, fidèle à cette grande tradition de l'anthropologie française, s'attaque à des questions scientifiques de grande ampleur, en s'exprimant dans une très belle langue. La problématique des rapports de l'humain à la nature, cela n'aura échappé à personne, est une des plus cruciales et des plus épineuses de

notre époque. Et la construction sociale de la crise environnementale contemporaine – dans laquelle la science joue un rôle primordial – résonne nécessairement avec ces ontologies qui structurent les manières dont les sociétés conçoivent les rapports entre humains et non-humains. On ne peut donc que recommander la lecture de ce petit ouvrage, aux vertus si apéritives, qui sera assurément une source de découverte et de méditation pour le chercheur au sujet de sa propre discipline et de certains de ses objets d'étude – je pense, pour ma part, mais ce n'est qu'un exemple parmi d'autres, à la façon dont la notion de « services écosystémiques » s'est imposée depuis une quinzaine d'années dans le champ scientifique et politique en mettant en scène une telle dualité entre nature et culture. ■

Franck-Dominique VIVIEN

Université de Reims Champagne-Ardenne